
Tangence



Liminaire

Marie Auclair

Numéro 54, mars 1997

Poétique du Livre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025932ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025932ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Tangence

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1710-0305 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Auclair, M. (1997). Liminaire. *Tangence*, (54), 5–6.
<https://doi.org/10.7202/025932ar>

Tous droits réservés © Tangence, 1997

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Liminaire

Poétiques du livre, puisque le livre n'*ek-siste* jamais qu'en ses avatars... dans la part d'impensé et d'illisible, de non circonscriptible, de non appropriable où l'indéfini, en somme, perdure.

L'intitulé de ce numéro tente de conjoindre deux espaces qui, en fait, se fondent : le lieu d'une question posée à l'écriture et à la lecture par elles-mêmes. De quoi parlons-nous quand nous écrivons au sujet du livre ? Non pas seulement de l'objet — quoique de lui aussi —, mais de son corps de lettre en tant qu'il est posé là et toujours en même temps supposé ailleurs ; là comme présence dans le langage, mais encore plus ailleurs dans ce geste qui tente de se l'approprier par le tracé de la main, « avec le rien de mystère, indispensable, qui demeure, exprimé, quelque peu ».

Puisque continuent de s'entendre clairement les résonances du rêve mallarméen et que le livre demeure un flamboyant indéterminé théorique, les participants à ce numéro de *Tangence* ont été invités à « faire le livre en le lisant », autrement dit en délimitant, pour un bref instant, le lieu de son inscription. Le propre du livre étant de différer, voire d'appeler et de désirer inlassablement son questionnement, c'est par conséquent la question qui a fait réponse. Tout commentaire — critique ou théorique — ne serait-il donc que (ré)écriture du livre oublié, perdu, brûlé ? ou bien écriture prospective du « livre à venir » ?

La psychanalyse littéraire a donc été convoquée de façon privilégiée pour ce dossier, en tant qu'elle met en cause l'inédit et l'insu de la lettre. Elle est ainsi à même de problématiser ce désir du livre que cultive la littérature, en tentant d'en inventer et d'en nommer les lieux de transmission.

Ainsi se sont tissés deux axes de cohérence. D'abord, une approche réflexive sur le phénomène du livre comme espace ; ensuite, une approche analytique et critique du livre comme œuvre.

Tout d'abord, Francine Belle-Isle s'attarde au livre comme « ouverture à l'Autre inconnu » dans le cadre de l'enseignement et problématisé l'essence de la parole professorale « mise à l'épreuve du texte littéraire ». Puis Florence Chazal relit Blanchot aux abords

de *L'espace littéraire* comme lieu d'une parole intransitive et constamment réinventée. Jean Dragon, posant Bataille contre le livre, propose de concevoir ce dernier comme le lieu d'une invention identitaire *autre* délivrant l'écrivain de son identité propre. Ce déplacement est repris, sur une autre scène, par Anne Élane Cliche qui s'intéresse à la mise en chantier du livre dans l'atelier de Jean Genet. Je propose quant à moi de lire le théâtre de Nathalie Sarraute comme scène où le livre s'écrit comme drame de la parole. Jacques Cardinal, se penchant sur *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, offre à lire le « récit d'un manuscrit ayant promis le livre et qui, par magie, se trouve aussi à l'accomplir ». Magie de l'écriture (et de la lecture) qui, chez Anne-Marie Picard, se voit transposée dans le système perceptuel de ces petits « enfants non lecteurs » de l'hôpital Sainte-Anne à Paris. Et pour conclure, la parole revient à Jean-Pierre Vidal, qui de son « invention » à Internet, propose une traversée des aléas du livre comme rapport à l'Autre.

Puisque la boucle n'est jamais réellement bouclée et sachant que le monde n'existe que pour aboutir au livre, ne reste à présent qu'à lire le livre. Bonne lecture!

Marie Auclair